L'expression de la reconnaissance sur les épitaphes métriques d'Égypte

Bernard Boyaval

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1782>

DOI : 10.4000/kentron.1782

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006

Pagination : 209-211

ISBN : 2-84133-296-0

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Bernard Boyaval, « L'expression de la reconnaissance sur les épitaphes métriques d'Égypte », *Kentron* [En ligne], 22 | 2006, mis en ligne le 21 mars 2018, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1782> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1782>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

NOTES ÉGYPTIENNES

L'expression de la reconnaissance sur les épitaphes métriques d'Égypte

La reconnaissance (*charis*) n'est pas un sentiment exprimé sur les épitaphes en prose d'Égypte. Celles-ci se limitent le plus souvent à une sèche énumération des coordonnées du mort, nom, noms et identités de leurs géniteurs sur une génération, rarement deux, origine géographique (*apo x*), âge au décès. Généralement, on ne trouve pas toutes ces indications, mais seulement quelques-unes d'entre elles, et il arrive même, pour notre désespoir, que seul le nom du mort ait été jugé nécessaire. La *charis*, en revanche, apparaît sur les épitaphes métriques, et elle peut être exprimée dans les deux sens : par reconnaissance, les proches du défunt lui ont ménagé de belles funérailles, ont fait ériger en son honneur un tombeau luxueux, ont cherché à perpétuer au mieux son souvenir par une inscription en vers sur un matériau de qualité, marbre ou autre pierre noble ; et, dans l'autre sens, la « voix » supposée, par convention, exprimer les sentiments du défunt transmet la reconnaissance de celui-ci pour tout ce que ses proches survivants lui ont octroyé. La *charis* des survivants émane surtout des enfants, on leur voit associés les conjoint(e)s, des proches par le sang ou par alliance, mais le cercle de ces généreux dispensateurs de reconnaissance semble ne jamais dépasser le cadre de la famille. En examinant les épitaphes versifiées du recueil d'E. Bernand¹, on serait même tenté d'utiliser le mot « famille » dans le sens étroit que lui donnent les modernes, sous le vocable de famille nucléaire.

On pourrait multiplier les exemples nilotiques, mais, pour être bref, je n'en citerai que deux, suffisamment éloquents.

Sérapis² avait « rendu la vie douce » (v. 5) à ses descendants, qui ont tenu à perpétuer le souvenir des manifestations matérielles de ses qualités (les *aretai* du v. 1). Ils ont voulu faire savoir à la postérité qu'ils lui avaient consacré une stèle gravée (v. 1 *grammata kekharagmena*), dont le texte pourrait durer plus longtemps que s'il avait été seulement peint³. Par convention stylistique, le poème a été mis dans la bouche des survivants (v. 2 « voilà ce que *tu as laissé* en montant au pays des bienheureux »

1. Bernand 1969.

2. Cf. Bernand 1969, 228-230, n° 52.

3. Intention fine, soulignée par Bernand 1969, 229.

v. 5 « *tu nous as rendu la vie douce* ») ; il nous exprime donc une *charis* à sens unique, celle des survivants pour leur chère défunte.

La stèle funéraire du matelot Ménélaos⁴ est plus explicite, car, placés, par convention, dans la bouche de celui-ci, ses vers traduisent la reconnaissance qu'il ressent envers ses généreux enfants : « Mon nom est Ménélaos, passant, celui de mon père est Dôros. Marin, je jouissais néanmoins d'une heureuse vieillesse quand je suis parti chez Hadès. Je fus enseveli par les mains aimantes / aimées (*philai*) de mes enfants, dont j'ai été *reconnaissant* au Soleil⁵, puisque j'ai trouvé douces toutes ces marques de reconnaissance (*charitas*) »⁶.

Dans la perspective qui nous concerne ici, une séquence est d'une importance particulière. C'est l'allusion du v. 3 aux *philai cheres*. Bernand a traduit par « mains chéries » cette séquence, se plaçant donc spontanément du côté de Ménélaos, qui aurait ainsi exprimé sa reconnaissance à ses enfants. Mais *philos* appartient à la vaste série des adjectifs qui ont le sens actif (« aimant ») et le sens passif (« aimé »), et le poète me semble avoir, ici, subtilement joué sur cette ambivalence, pour exprimer une reconnaissance à double sens : les mains des enfants étaient aimantes, pour avoir assuré une vieillesse heureuse à leur père, mais elles étaient également aimées du père, à cause de tous ces soins (*charitas*).

Une épitaphe métrique des musées de Berlin exprime également un sentiment de reconnaissance envers le défunt et le fait à l'aide du même mot *charis* (v. 3), mais de manière différente : le mort y tient l'octroi de son tombeau (*entaphion* v. 3) pour la manifestation de cette *charis*, sans mentionner ceux qui la lui ont exprimée. La stèle a été publiée, pour la première fois, par R. Koerner⁷, puis republiée, avec des amendements formels, par W. Peek⁸. Elle est de provenance égyptienne, aussi, sans qu'on puisse préciser davantage, datée de l'époque hellénistique tardive (« *späthellenistisch* » dit Peek 1976, 133) et rédigée à la première personne du singulier, la voix qui raconte la vie de ce défunt étant, par convention, la sienne⁹. Voici l'essentiel des propos tenus par ce défunt, dont le nom s'est probablement perdu à la fin du v. 1, le premier d'une série de cinq distiques : « Me voici arrivé dans l'Hadès qui dissipe les soucis [moi x (?)], après avoir rempli trois décades heureuses d'années (v. 1 *sq.*) ; j'ai obtenu un tombeau (*entaphion* v. 3), insigne (marque de) reconnaissance (*charin* en apposition à *entaphion* v. 3) ; en effet, je n'ai [lésé (?)]¹⁰ personne, j'étais

4. Cf. Bernand 1969, 43-45, n° 1.

5. Sur le rôle attribué au Soleil dans la procréation des enfants, v. Bernand 1969, 44 et n. 5. Sous le qualificatif « reconnaissant », que nous avons souligné par l'italique, le texte grec porte le mot *charis*.

6. Sur cette traduction, cf. Boyaval 1998.

7. Cf. Koerner 1974, 356-358, n° 4.

8. Cf. Peek 1976.

9. Sur les diverses « voix » attestées dans la littérature funéraire épigrammatique, cf. Boyaval 2001, 78.

10. Sur la restitution de l'imparfait de *lupein* en lacune et les parallèles à cette formule, v. Peek 1976, 134.

excellent (*beltistos* v. 4), je me suis illustré (*elampsa* v. 4) par mon amitié pour tous, pratiquant la *kalokagathia* (v. 5), je n'ai pas cherché à me ménager des avantages (*onésiphoron* [...] *bion* v. 6). J'espérais avoir des enfants de mes fils, mais maintenant, je les laisse orphelins, regrettant l'amour de leur père (v. 7 *sq.*) ». Si les restitutions proposées du v. 9 par Peek sont valables, le défunt y formulait un souhait : « puisse-t-il leur être donné de vivre le temps de vieillesse avec leur mère ».

Ici éclate la différence avec les autres évocations de la *charis* dans cette littérature épigrammatique d'Égypte. Mort jeune, en laissant certainement des enfants en bas âge, l'auteur de son éloge ne pouvait compter sur eux pour gérer la construction d'un tombeau et toute manifestation de reconnaissance. Apparemment, sa veuve, qui n'apparaît que discrètement et tardivement, dans l'avant-dernier vers, ne semble pas avoir été liée à l'érection de l'*entaphion*. Apparemment aussi, les termes qui louent sa courte carrière, quand ils ne sont ni vagues ni convenus (*beltistos*), semblent faire plutôt allusion à des activités de magistrat, au sein de sa communauté : le verbe *lampein* qui suggère la notoriété, l'illustration des carrières de notables, l'honnêteté soulignée (*kalokagathia* et le v. 6 tout entier) nous orientent vers l'hypothèse d'une reconnaissance d'origine collective, communautaire. Si cette supposition était valable, la *charis* exprimerait, ici, le bon souvenir laissé à ses administrés par un magistrat honnête et scrupuleux.

Parmi les épigrammes funéraires d'Égypte qui développent le thème de la *charis*, cette stèle semble la seule à en exclure la structure familiale, au bénéfice d'une collectivité plus large.

Références bibliographiques

- BERNARD E. (1969), *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine. Recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte*, Paris, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'université de Besançon ; 98).
- BOYAVAL B. (1998), « La vieillesse et la mort du matelot Ménébaos », *Criquel*, 19, p. 57 *sq.*
- BOYAVAL B. (2001), « Dix notes égyptiennes », *Kentron*, 17, 1, p. 53-81.
- KOERNER R. (1974), « Griechische Inschriften aus Ägypten », in *Festschrift zum 150jährigen Bestehen des Berliner ägyptischen Museums. Staatliche Museen zu Berlin*, Berlin, Akademie-Verlag (Mitteilungen aus der Ägyptischen Sammlung ; 8), p. 355-362.
- PEEK W. (1976), « Grabepigramm aus Ägypten », *ZPE*, 21, p. 133 *sq.*